

L'Europe au miroir de l'ex-Yougoslavie dans deux récits de voyage *Le Cœur de l'Europe* d'Emmanuel Ruben (2018) et *Vers Sarajevo. Une errance ferroviaire* (2021) de Joël Schuermans¹

José Domingues de Almeida*
Université de Porto / ILC/ APEF

Résumé: Cette étude critique porte sur les impressions de voyages de deux écrivains contemporains de langue française en déplacement dans l'ex-Yougoslavie. Aussi bien Emmanuel Ruben que Joël Schuermans produisent dans leur carnet de voyage une réflexion lucide sur l'Europe actuelle en général.

Mots-clés: Emmanuel Ruben, Joël Schuermans, Europe, liminalités, frontières

Abstract: This critical study focuses on the travel impressions of two contemporary Francophone writers travelling in the former Yugoslavia. Both Emmanuel Ruben and Joël Schuermans produce in their travel diary a lucid reflection on Europe today in general.

Keywords: Emmanuel Ruben, Joël Schuermans, Europe, liminarities, borders

Le train c'est souvent bien, c'est parfois l'enfer, une métaphore de l'existence finalement, ni plus, ni moins. Je rêve d'ailleurs (...)

(Schuermans 2021: 112)

Le contexte tendu que nous vivons en Europe à la suite de la chute du Mur de Berlin, la fin de la guerre froide et l'émergence d'un monde multipolaire, à dangerosité variée, inspire une fiction narrative fondée sur des expériences de voyage qui s'assume comme une réflexion, ou une prise de parole engagée sur les processus de (dé)construction de notre continent. À cet égard, on ne rappellera jamais assez que l'Europe est loin de coïncider avec l'Union européenne, laquelle ne compte que quelques décennies, et connaît aujourd'hui bien des mises en question et dérives idéologiques.

Par ailleurs, l'importance du fait littéraire dans le regard porté sur l'Europe contemporaine est fort redevable à la faisabilité du voyage intra-européen, stimulé par l'intense mobilité, rendue possible par la démocratisation de l'aviation commerciale : les vols à bas coûts (ces fameux *low costs*), mais aussi par la redécouverte du rail, dont l'Europe avait été l'inventeuse et la promotrice. En effet, dans *Nous, l'Europe. Banquet des peuples*, Laurent Gaudé rappelle que le Vieux Continent, tel que nous en avons hérité, s'est forgé à partir d'une véritable dissémination du réseau ferroviaire : « Pressent-il [Stephenson] que bientôt l'Europe sera couverte de rails ? » (Gaudé 2019 : 30), et que le maillage ferroviaire triomphant du XIXe siècle prélude, malgré lui, aux pires horreurs et déchirements historiques du XXe siècle, mais aussi du XXIe siècle, là sous nos yeux incrédules devant ce retour de l'Histoire tragique, alors que d'aucuns l'avait prédite finie, téléologiquement bouclée, et surtout définitivement, technologiquement et idéologiquement apaisée (Fukuyama 1992).

C'est d'ailleurs par le train, et dans la même direction du déplacement que les deux auteurs-voyageurs que nous présentons ici renouent avec le récit de voyage, ou plutôt le carnet de voyage, sur la (dé)construction européenne. Ils prennent le train vers les mythiques Balkans où se côtoient langues, ethnies et religions, où l'Histoire lointaine et plus récente attise de vives passions, et où a éclaté un des conflits les plus meurtriers (la Grande Guerre) dont nous retrouvons, après la Rideau de fer, les composantes et ingrédients imprévisiblement « décongelés ».

En effet, *Le Cœur de l'Europe* de l'écrivain géographe français Emmanuel Ruben (2018), ancien élève de l'École normale supérieure et de l'INALCO, agrégé de géographie, ayant effectué de nombreux séjours à l'Est de l'Europe et au Proche-Orient, et auteur du blogue,² et *Vers Sarajevo. Une errance ferroviaire* de Joël Schuermans (2021), ex-commando parachutiste, diplômé en sciences paramédicales, avec de multiples missions opérationnelles et expéditions à travers le monde à son

actif militaire, lui aussi auteur d'un blogue,³ s'avèrent deux récits de voyage assez proches dans le temps, dans l'espace parcouru et surtout dans la réflexion mûrie sur l'Europe qu'ils produisent.

En outre, ces deux récits s'inscrivent dans une découverte et valorisation des liminalités géographiques européennes, mises en exergue dans le dossier « Nous sommes l'Europe » publié par *Le Nouveau Magazine Littéraire*, coordonné par Maud Martigan (Martigan 2018 : 24-43). En l'occurrence, les Balkans éveillent un potentiel d'imaginaire liminal qui active un exotisme fondé sur des paysages et des caractéristiques idiosyncrasiques et culturelles, voire promeut un tourisme de découverte d'espaces commercialement fantasmés. Il en va ainsi - mais pour combien de temps ? -, de l'Islande, des îles grecques, de la Scandinavie, de l'Irlande, de Malte ou des Açores au Portugal, même si l'inverse (un imaginaire négatif ou péjoratif) est également possible, comme l'illustre Jopi Nyman (Nyman 2015 : 144-157) pour la caractérisation des stéréotypes scandinaves. Dans un contexte non européen, on pourrait également évoquer la recherche comparable menée par Daniel Chartier pour les représentations nordiques canadiennes (Kohler 2008 : 140-142), qu'Emmanuel Ruben apprécie aussi, lui qui a publié un récit éminemment nordique, « cette Europe d'outre-glaces que j'aime tant » (Ruben 2018 : 46).

Qui plus est, les Balkans ont justement la capacité de nous (re)placer au cœur des tragédies européennes, anciennes et récentes, et d'anticiper celles à venir. D'ailleurs, Sarajevo est devenue l'éponyme de toutes nos contradictions et conflits nationalistes et impériaux intra-européens, et suscite elle-même une curiosité sous forme de relecture historique, s'étendant de l'assassinat, le 28 juin 1914, de l'archiduc François-Ferdinand jusqu'au démembrement de l'ex-Yougoslavie, en passant par les guerres nationalistes et ethniques qui ont accablé, entre 1991 et 2001, sous la houlette de la grande Serbie, la Croatie (le siège de Dubrovnik), la Bosnie Herzégovine (le siège de Sarajevo et le massacre de Srebrenica) jusqu'à la guerre meurtrière au Kosovo avec l'ingérence de l'OTAN. Aussi, ces deux textes s'avèrent-ils des « impressions de voyage » à travers le regard de globetrotteurs et glaneurs d'images et de souvenirs.

Proche de la doxa immigrationniste, internationaliste et supranationaliste, Emmanuel Ruben est confronté dans son voyage vers le Danube avec la résistance physique et symbolique de la *frontière* dont Régis Debray (2010), fidèle à la gauche républicaine, évoquait l'importance en tant que séparation et protection simultanée : « Une idée bête enchante l'Occident : l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières » (*idem*: 11). Et Debray de faire, lui aussi, allusion au « cœur de l'Europe » pour y mettre en lumière la résistance des frontières à une époque qui

(...) ne jure que par le trans et l'inter, idéalise le nomade et le pirate, vante le lisse et le liquide, au moment même où réapparaissent, au cœur de l'Europe, des lignes de partage héritées de l'Antiquité romaine ou du Moyen Âge, et où, devant sa porte, d'anodines limites

régionales se revendiquent en frontières nationales. (*idem* : 19-20)

Pour Debray, qui a en a connu des frontières, et des révolutions : « C'est par la frontière (...) que le politique rejoint le religieux, et l'actuel, l'immémorial » (*idem* : 28). Et l'ancien ami de Mitterrand d'évoquer le Danube qui, dans sa *liminalité*, « joint et sépare en même temps » (*idem* : 30), pour dégager un paradoxe : « L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières » (*idem* : 73).

De son côté, Anne-Laure Amilhat Szary rappelle la symbolique immémoriale de délimitations spatiales puisque « la figure de la ligne en tant qu'appareil sécant de l'imaginaire est présente dans nos mythes » (2015 : 22), étant donné que « la frontière est certes palimpseste, manuscrit où les traces de négociations politiques et culturelles se superposent » (*idem* : 26). Cette auteure en vient même à acter la multiplication paradoxale des frontières dans l'« esthétique post-Schengen » de l'Europe, laquelle invite au tour, à l'exploration des frontières et au périple (*idem* : 35), ce à quoi s'adonnent précisément les deux auteurs retenus.

Mis sous la tutelle littéraire d'un grand écrivain voyageur, Nicolas Bouvier, Emmanuel Ruben décrit le projet de *Le Cœur de l'Europe* (2018) en ces termes : « ce petit livre est un stéthoscope (...) qui tente d'ausculter le cœur de cette Europe qui bat encore » (Ruben 2018 : 14). La descente vers les anciennes liminalités impériales austro-hongroises et balkaniques, tantôt à vélo, comme « un arpentage des lisières de l'Europe et de l'Occident »⁴ tantôt en train, mais toujours en longeant le Danube, fait apparaître un espace frontalier mythifié : « toutes les rives se valent : la Danubie, c'est un pays flottant, mouvant, sans racines, sans identité »⁵. Ruben se rend compte qu'« Aujourd'hui, il y a deux Europe : celle qui s'est construite avec ces villes interconnectées de l'économie-monde et cette autre Europe nationaliste, rurale, provinciale qui se réveille au cœur du continent, en Hongrie comme ailleurs »⁶.

Or les espaces hérités de l'ex-Yougoslavie conviennent à la réflexion européenne que l'écrivain-voyageur veut produire, lui « (...) qui a grandi à l'ombre de la chute du mur » (Ruben 2018: 21) et entend justement renouer *a posteriori* avec une mémoire historique marquée par la liminalité : « Nous voici donc arrivés au pays par excellence de la frontière (...) » (*idem* : 22). Comme pays d'entre-deux, les différents États dont la Yougoslavie a accouché représenteraient à présent des zones fantasmées, quasiment chimériques : « ces Belgiques balkaniques » qu'Hergé aurait très pu inventer (*idem* : 52).

En fait, si Ruben regrette les frontières dressées entre les États, ces « barreaux de sa cage territoriale » (*idem* : 76), et un rempart sécuritaire qu'il trouve hystérique contre une invasion migratoire massive - « Notre train repart vers le nord, le leur retourne vers le sud, et je mesure alors à quel point nous les hommes-touristes, eux les hommes-réfugiés, nous vivons sur deux lignes droites parallèles, deux lignes droites qui ne peuvent se croiser (...) » (*idem* : 80, voir aussi *idem* : 57) -, il n'en éprouve pas

moins un fort attrait pour cette partie de l'Europe traversée et tiraillée par l'Histoire.

Aussi l'écrivain-géographe porte-t-il un jugement sur ce qu'il observe dans les Balkans en redoutant d'être en train d'assister à une répétition de l'Histoire justement, de sorte que son périple yougoslave se trouve quelque part paradoxalement motivé par l'envie irrépressible de visiter ce passé tragique, comme s'il s'agissait d'un pèlerinage sur les lieux des pires atrocités européennes. Dès lors, il considère avec méfiance l'ascension des nationalismes européens, et notamment les démocraties dites « illibérales », comme celle représentée, à ses yeux, par la Hongrie de Viktor Orbán, satiriquement désignée d'« Orbanistan » (*idem* : 81), avant de dresser ce triste constat : « L'Europe, en 2004, n'a pas posé ces conditions. En croyant s'agrandir, elle n'a fait que renoncer à ses valeurs, en feignant de ne pas voir que ceux qu'elle accueillait ainsi à bras ouverts ne se livraient qu'à reculons, restant agrippés à des idoles que ne sont pas les nôtres » (*idem* : 85).

Publié dans la collection « Errances » des éditions « Partis pour » - ce qui en dit long sur le genre littéraire adopté - le récit *Vers Sarajevo. Une errance ferroviaire* de Joël Schuermans (2021), entrecoupé de photos en noir et blanc, fantasma également la liminalité balkanique de l'Europe : « Les Balkans ? Mais quel voyageur digne de ce nom n'en rêve pas ? » (*idem* : 7), car « Tant de croisements se sont faits ici : Vénitiens, Ottomans, Austro-hongrois, orthodoxie, communisme et finalement un goût d'Orient à la sauce socialiste » (*idem* : 80). L'errant prendra des notes de cette descente ferroviaire vers l'ex-Yougoslavie pour gagner Sarajevo, ville mythique s'il en est (*idem* : 171), « et les images irréelles [qu'il s'en fait] » (*idem* : 13). Ce périple fait suite à d'autres déplacements en solitaire vers l'est européen, et notamment Varsovie (Schuermans 2019), et implique de quitter la grisaille belge et d'emprunter le réseau et le matériel circulants performants et modernes de l'Europe du nord (Schuermans 2021 : 17) avant d'entrer dans les Balkans, et de renouer avec le matériel vétuste ou le réseau obsolète hérité de l'époque socialiste.

Mais c'est également ça que recherche ce « coureur de rails » : le dépaysement et la fascination procurés par la contemplation de paysages exotiques aperçus à partir du train, ainsi que la réflexion sur les soubresauts de l'Histoire tragique de cette région par un militaire globetrotteur qui a vu d'autres théâtres de guerre dans sa vie : « Je veux arriver imprégné de cet avant pour le confronter au présent et projeter un futur » (*idem* : 120), avoue-t-il. Le chemin de fer emprunte le cours du Danube avant de s'enfoncer plus au sud de l'Europe : « Allemagne, Autriche, Slovénie à traverser pour rejoindre Rijeka, en Croatie » (*idem* : 17). C'est à compter de cette partie du parcours que le récit gagne en intérêt pour notre approche de la (dé)construction de l'Europe sur base d'un carnet de voyage réflexif. Plus le narrateur voyageur s'aventure vers le sud des Balkans, plus les repères centre-européens perdent en pertinence, et plus s'affirme un sentiment de dépaysement.

En effet, le passage par la Slovénie marque encore l'appartenance à une monnaie commune (*idem*: 33), alors que le passage en Croatie opère la transition vers cet imaginaire fantasmé des liminalités oubliées et des événements tragiques. La géographie et le réseau deviennent territoires et paysages, et commencent à livrer leurs secrets et mémoires anciennes ou récentes, à commencer par les raisons profondes du démantèlement de l'État yougoslave, au centre de l'enquête de Schuermans : « Que s'est-il passé ici, loin de Zagreb, mais si près de l'Italie, de l'Europe ? » (*idem* : 37) ; « Pourquoi ? Quelles divergences si importantes entre ces nations-sœurs avaient bien pu les pousser à s'entretuer ? » (*idem* : 37).

Outre la fascination pour le rail comme métaphore d'un improbable continuum métallique européen, et malgré les aléas de l'Histoire (*idem*: 112), le narrateur se veut attentif aux paysages qui défilent devant ses yeux, et notamment à ses variations soudaines : « Forêts, roches, dénivelés abrupts, cascades d'eau, vallées profondes, sommets lointains et toujours ces rails métalliques, la plupart du temps au milieu de rien ou plutôt du *Grand Tout*, une nature omniprésente » (*idem* : 39) ; « Le train traverse une longue plaine sauvage, une steppe grasse et verte où personne ne semble (...) avoir mis les pieds. Le fantasme de l'éden vierge que l'on est le premier à fouler » (*idem* : 95). Des vues en contraste avec la laideur des immeubles socialistes qu'il observera en descendant vers le cœur des Balkans (*idem* : 96).

Muni de « lectures éclectiques relatives à ces lieux : romans écrits par des auteurs locaux, essais géographiques, politiques ou historiques. Textes [qu'il lit] alors, superposés à [ses] ressentis » (*idem* : 47), Schuermans note sur son carnet (*idem* : 59) les impressions d'un voyage qu'il veut interroger face à l'Histoire et à la nature humaine. Car l'errant ferroviaire s'attarde à nouer des rapports avec des gens croisés sur son parcours. Comme le Serbe, Marko qui « me parle de l'histoire de son pays et de son idéal de vie » (*idem* : 93). Ceci lui permet d'interroger, ou de confirmer, les poncifs des représentations des peuples slaves du sud que les événements dramatiques du XXe siècle, de la Grande guerre au déchirements nationalistes du post-communisme ont pu forger, notamment sur les Serbes : « ces hommes aiment se battre, ils copinent avec la violence, ils en connaissent les us et codes » (*idem* : 107).

Car le chemin de fer induit également un retour en arrière sur l'Histoire récente des peuples traversés : « Je me laisse bercer par cette indolence ferroviaire et bientôt j'ai l'impression de quitter le voyage pour entrer dans l'hypnose rétroactive, un songe rétrograde (...) » (*idem* : 122). En effet, toutes rencontres ou échanges avec des habitants locaux, notamment en Serbie ou en Bosnie Herzégovine, et plus particulièrement sa destination rêvée, Sarajevo, se muent en témoignages, et sont l'occasion de les imaginer dans le contexte de guerre, d'imaginer ces hommes impliqués dans les pires atrocités avant de recouvrer une existence paisible ; de sonder cette sorte de « banalité du mal » (Arendt 1966) que le médecin en missions dangereuses a pu témoigner, par exemple au Rwanda ou en Somalie : « Chacun de ces

hommes d'apparence placide bloqua un jour ou l'autre une route, un chemin ou même un sentier, prépara la tambouille pour les troupes ou dénonça son voisin, desservit un canon, une mitrailleuse ou un mortier... La guerre quoi. Et la vie continue » (Schuermans 2021 : 122-123).

En effet, parcourir les États balkaniques contraint le voyageur à « (...) imaginer la vie menée ici durant la période trouble de la guerre » (*idem* : 128), d'autant plus que « de nombreux stigmates » (*idem* : 123) demeurent bien visibles qui rappellent sans cesse aux acteurs qui y ont pris part, ainsi qu'aux visiteurs, ce qui s'est joué *ici*. Le cas de figure serbe ou bosniaque fait ainsi l'objet d'une extrapolation à la nature humaine, et à tous les théâtres de guerre où Joël Schuermans est intervenu dans sa carrière militaire : « Mais alors, comment voir tous les Serbes qui furent actifs durant la guerre ? Les voir tous comme des criminels de guerre complices serait une erreur » (*idem* : 139), d'autant plus qu'« À Vukovar, comme je l'ai constaté à Kigali, on vit à nouveau l'un à côté de l'autre, mais plus l'un avec l'autre » (*idem* : 139).

L'auteur en tire des leçons pour l'actualité et le futur proche de l'Europe, qui gagne en acuité dans le contexte tendu que nous vivons aujourd'hui, et nous oblige à sortir d'une sorte d'amnésie ou d'anesthésie civilisationnelle :

L'Europe moderne et sa population ont tendance à oublier que la Paix est un privilège, une exception historique et qu'il faut en savourer chaque journée supplémentaire, mais qu'il faut toujours garder à l'esprit que cela peut s'interrompre, qu'il faut rester aiguisé et prêt à découdre. Le réel est tragique et parfois cette vérité vient frapper à nos portes. (*idem* : 140)

De retour en train en Belgique, après plusieurs changements de locomotives, mais sur le continuum métallique du maillage du réseau ferroviaire créé au XIXe pour la mobilité, l'industrie et la guerre, Schuermans regrette déjà Sarajevo, et le riche et lent voyage qu'il faut entreprendre pour s'y rendre : « Depuis la Belgique, pour arriver ici en train, le voyage est long et j'ai l'impression tenace de toujours m'enfoncer dans les terres, dans l'Histoire, dans la souffrance vaine, dans une tragédie (...) » (*idem* : 149).

Notes

* José Domingues de Almeida est Maître de Conférences (avec Habilitation) à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto (https://sigarra.up.pt/flup/pt/FUNC_GERAL.FORMVIEW?p_codigo=215735). Il est docteur en littérature française contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines. Il se penche récemment sur les questions théoriques et critiques soulevées par les littératures post-migratoires, les récits post-mémoriels et les représentations de l'Europe avec une centaine d'études critiques publiées ORCID 0000-0002-4564-2766. Il est chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa (<https://ilcml.com/>), dont il coordonne la ligne Inter-Transculturalités, et directeur de la revue électronique Intercâmbio (<https://ojs.letras.up.pt/index.php/int/issue/archive>). Il est, par ailleurs, président de l'Association Portugaise d'Études Françaises (<https://apef-association.org/>). Il a été nommé Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques par l'État Français en 2013.

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020).

² <http://www.emmanuelruben.com/>

³ <https://joelschuermans.com/>

⁴ https://www.liberation.fr/livres/2018/06/01/emmanuel-ruben-parfois-je-suis-proche-de-l-extase-geographique_1655982/

⁵ *idem.*

⁶ *idem.*

Références bibliographiques et sitographiques

Amilhat Szary, Anne-Laure (2015), *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui*. Paris, PUF.

Arendt, Hannah (1966), *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Paris, Gallimard.

Debray, Régis (2010), *Éloge des frontières*. Paris, Gallimard.

Fukuyama, Francis (1992), *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*. Paris, Flammarion, coll. « Histoire ».

Gaudé, Laurent (2019), *Nous, l'Europe. Banquet des peuples*. Arles, Actes Sud, coll. « Domaine français ».

Kohler, Valérie (2008), « Le(s) Nord(s) imaginaire(s) », *Géographie et cultures*, n^o 67: 140-142.

- Martignan, Maud (2018), « Nous sommes l'Europe », *Le Nouveau Magazine Littéraire*, n° 5, mai: 24-43.
- Nyman, Jopi (2015), « British imaginings of a European periphery: Roger Scruton, Michael Palin and Michael Booth in/on Finland », *Journal of Postcolonial Writing*, n° 51: 2, 144-157.
- Ruben, Emmanuel (2018), *Le Cœur de l'Europe*. Lille, Éditions La Contre Allée, coll. «Fictions d'Europe ».
- Schuermans, Joël (2019), *Vers Varsovie. Une errance ferroviaire*. Bruxelles, Partis Pour, coll. « Errances ».
- Schuermans, Joël (2021), *Vers Sarajevo. Une errance ferroviaire*. Bruxelles, Partis Pour, coll. « Errances ».

<http://www.emmanuelruben.com/> [consulté le 06/06/2023]

<https://joelschuermans.com/> [consulté le 06/06/2023]

https://www.liberation.fr/livres/2018/06/01/emmanuel-ruben-parfois-je-suis-proche-de-l-extase-geographique_1655982/ [consulté le 06/06/2023]